

La crise de la Covid-19 fait surgir de nombreuses crispations dans le social, tout comme chez les adolescents, et les passions ébranlent et troublent de toutes parts.

Ce contexte révèle la singularité de chaque adolescence et souligne la fonction structurante du social dans le passage adolescent.

La crise, qu'elle soit sanitaire ou d'adolescence, est par essence un moment potentiellement générateur de changement et de renouveau.

Ce texte rappelle l'utilité d'un discours d'autorité (de celle qui peut autoriser et rendre auteur), l'importance de points d'appui extérieurs à la famille, le besoin de vivre les expériences des premiers émois, la nécessité de trouver du sens pour s'orienter... autant d'enjeux rencontrés par les adolescents.

L'auteure expose combien l'adolescence est un moment d'inventivité inédite qui requiert le soutien du support social en relais de la famille, et invite chaque professionnel dans cette place de révélateur.

Aurore Mairy est pédopsychiatre, coresponsable du Département adolescents et jeunes adultes du centre Chapelle-aux-Champs, un service de santé mentale à Bruxelles, et cheffe d'unité à la maison d'ados AREA+, un centre psychiatrique pour adolescents entre 12 et 20 ans.

yapaka.be

Coordination de la prévention
de la maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



ADOLESCENCE EN TEMPS DE COVID-19

AURORE MAIRY

120 yapaka.be

ADOLESCENCE EN TEMPS DE COVID-19 ENTRE CRISE-PASSIONS ET CRISPATIONS

Aurore Mairy

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

yapaka.be

**Adolescence
en temps de Covid-19
entre crise-passions
et crispations**

Aurore Mairy

yapaka.be

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directrice de collection : Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Audrey Heine et Habiba Mekrom.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de projets : Mathieu Blairon, Nicole Bruhwylter, Olivier Courtin, Jean-Marie Delcommune, Anne-Marie Dieu, Marleine Dupuis, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Farah Merzguioui, Raphaël Noiset, Jessica Segers, Nathalie Van Cauwenberghe, Françoise Verheyen.

Comité directeur : Frédéric Delcor, Liliane Baudart, Annie Devos, Lise-Anne Hanse, Alain Laitat, Raphaël Noiset, Benoît Parmentier, André-Marie Poncelet.

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
Novembre 2020

Que révèle la crise de la Covid-19 du passage de l'adolescence et de la fonction du social dans ce passage ?	11
Entre crise-passions et crispations, les effets dans le social et les effets pour les adolescents	12
Mise en veille des émois	14
Le temps, la temporalité et la crise	17
Quelle différence entre le temps et la temporalité ?	17
Qu'est-ce que la crise ?	19
Les différents temps de la pandémie	21
Pandémie de la Covid-19 au premier temps du confinement	21
Covid-19 au deuxième temps du confinement	27
Covid-19 au premier temps du déconfinement	32
Covid-19 au temps du déconfinement avec ses tâtonnements	35
Covid-19 au temps d'un déconfinement reconfiné et d'un confinement déconfiné	38
Covid-19 et comment faire consister le social dans sa fonction d'appui au passage de l'adolescence ?	43
Le lieu privé comme un espace d'échanges	44
Le lieu social de l'école	46
L'altérité et le lien social	48
Ce qui fait rite	49
Le lieu d'accueil et d'adresse pour nommer	52
À quel temps conjuguer « l'aujourd'hui » au temps de Covid-19 ?	53
Bibliographie	57

Donald Winnicott définissait l'adolescence comme étant le « baromètre du social ». Cette formule s'avère particulièrement pertinente et d'actualité à la lumière de la pandémie de la Covid-19 que nous traversons.

Comment les adolescents vivent-ils la crise de la Covid-19 ? Il existe une multitude de réponses à cette question. En effet, il y a autant de manières de faire face à la crise de la Covid-19 que d'adolescents et de jeunes adultes. Au travers de la crise viennent se révéler des traits propres et singuliers appartenant à chaque adolescent, tout comme vient se manifester la fonction potentiellement structurante du social dans le passage adolescent.

La crise de la Covid-19 fait surgir de nombreuses crispations dans le social, tout comme chez les adolescents, et les passions sont ébranlées et troublées de toutes parts. Qu'elle soit crise sanitaire ou crise d'adolescence, la crise est, par essence, un moment potentiellement générateur de changement et de renouveau. Utilité d'un discours d'autorité (de celle qui peut autoriser et rendre auteur), importance de points d'appui extérieurs à la famille, besoin de vivre les expériences des premiers émois, nécessité de trouver du sens pour s'orienter..., tels sont les enjeux rencontrés par les adolescents en ce temps de Covid-19. Cette crise sanitaire illustre que l'adolescence est un moment d'inventivité inédite pour le sujet et qu'elle requiert le soutien du support social qui n'est pas seulement l'affaire de la famille d'origine.

La pandémie de la Covid-19 a débuté en décembre 2019 et a atteint les pays occidentaux en mars 2020. Elle a donné lieu à une suspension du temps qui a été scandée par une période de confinement « logiquement » suivie par une levée progressive de celui-ci. Les guillemets sont délibérément mis autour de ce mot « logiquement », car nous percevons, ces derniers mois, combien aucune ouverture et aucune liberté ne sont réellement et durablement acquises. Ce confinement et ce déconfinement sont pour le moins à la source de nombreuses tribulations pour chacune et chacun de nous. Avec cette pandémie et les mesures qu'elle a nécessitées, nous assistons à une « crise » non seulement sanitaire, mais aussi politique, économique, sociale, parfois identitaire, tant pour les adolescents que pour les adultes.

Albert Camus, dans *La Peste*, soulève d'ailleurs déjà les points du temps et de la temporalité par ces mots : « Question : comment faire pour ne pas perdre son temps ? Réponse : l'éprouver dans toute sa longueur. »

« Éprouver notre temps dans sa toute longueur » : la crise nous a plongés dans l'impression d'un dimanche sans fin qui a duré plus de deux mois et demi. Ces jours qui se sont succédé dans une répétition semblant interminable. Le « métro-boulot-dodo » est une routine qui est scandée par un rythme certes récurrent, mais offrant des repères ; c'est une routine marquée par une extériorité, un « en dehors » au milieu privé. La vie ordinaire qui colore notre quotidien n'est pas banalité, loin de là, elle naît d'un rythme, de cette pulsativité du temps et de ces intervalles entre les lieux et les espaces. Notre dimanche qui s'est répété interminablement s'est trouvé marqué par une assignation à résidence et par une panne de toute célébration symbolique et pourvoyeuse de sens (le sens comme signification et orientation). Nous avons été privés de la sortie hebdomadaire entre amis, de la tradition du repas chez les parents ou les grands-parents, du club de sport, de la sortie des scouts dans les bois... Ce

dimanche interminable a été celui d'un jour qui s'étire dans toute sa longueur, car il ne trouve pas ou peu de ponctuations extérieures, ces ponctuations qui rappellent que ce dimanche sera suivi nécessairement d'un lundi. Les mesures politiques ponctuaient le temps et la durée, car elles donnaient des échéances bien que floues, mais laissant penser que « bientôt » viendrait un lundi attendu. Pendant ce confinement, il est arrivé à beaucoup d'entre nous de s'étonner de ne plus précisément savoir quel jour de la semaine nous étions.

Ne s'agit-il pas d'un enjeu de l'adolescence que d'appréhender et d'éprouver de nombreux moments du quotidien comme des événements uniques, même dans leur dimension ordinaire ? Nous pouvons songer à cette manière si adolescente de vivre diverses expériences dans une vive passion, qu'elle soit énergie de vie ou qu'elle soit source de souffrance : même un bref regard échangé avec une jeune fille dans un bus peut entraîner la construction de scénarii des plus spéculatifs sur le devenir d'une relation naissante, une embrouille avec une meilleure amie peut se dresser au rang de deuxième Guerre froide... Cette tendance, voire cette nécessité à vivre les expériences du quotidien dans leur dimension extrême, intervient fondamentalement dans la constitution identitaire du sujet adolescent. L'œuvre de Françoise Sagan *Bonjour tristesse* évoque les tribulations émotionnelles de l'adolescence, ses premiers émois, ses contradictions aussi... Les adultes s'étonnent souvent plus de l'intensité des émotions ressenties par les adolescents que des émotions elles-mêmes. Les réactions de l'héroïne de ce roman, Cécile, sont souvent troublantes, voire extrêmes, soit dans leur expansivité, soit dans leur introversion. L'adolescence est un véritable processus par lequel le sujet parvient peu à peu à se situer parmi ses éprouvés, même dans le trouble ambiant, à les nommer, à les contenir et même à leur donner un certain sens. La vivacité voire l'impétuosité des émotions ressenties (amour, haine, ennui, colère, peur, tristesse,

honte, culpabilité, stupeur, sidération...) témoignent toutes deux de la violence des transformations subies par l'adolescent, tant physiquement que psychologiquement. Les adolescents illustrent cette capacité à vivre et à éprouver les expériences de la vie « ordinaire » dans un investissement émotionnel et psychique extraordinaire, comme état hors de l'ordinaire ou en plus de l'ordinaire.

Durant le confinement, nous avons dû redécouvrir autrement l'ordinaire de notre vie, et beaucoup ont été mus par ce besoin d'y trouver les sources de créativité, d'inventivité et d'émerveillement. Le temps se dilue et les repères temporels se perdent. L'adolescence est aussi un exemple de cette inventivité nécessaire (comme source de vie), mais aussi des achoppements poussivement rencontrés.

Dès les premières semaines du confinement, de nombreux professionnels du secteur de la santé mentale et de la psychiatrie ont déjà souligné qu'une des ondes de choc de la crise de la Covid-19 serait celle de la fragilisation psychologique et de la dégradation psychiatrique de nombreuses personnes. Dès juin 2020, les médias évoquaient qu'une deuxième vague de la Covid-19 concernerait la santé mentale et la psychiatrie. Les chiffres relevés en juin 2020 dans un hôpital psychiatrique bruxellois sont les suivants : 80 % en plus de patients (sans distinction d'âge) placés à l'hôpital sous contrainte, des patients présentant une détresse psychique qui n'ont pas pu bénéficier de leurs appuis habituels durant la crise en lien avec la fermeture temporaire de nombreuses structures d'accueil et d'accompagnement spécialisées (hôpitaux de jour, clubs thérapeutiques, accueil dans les services de santé mentale...). La loi de mise en observation en Belgique prévoit des hospitalisations sous contrainte pour des patients qui présentent une maladie mentale décompensée, associée à une dangerosité avérée, une nécessité de soin et un refus de soin par le patient. Une unité médico-légale hébergeant des jeunes filles

à Bruxelles a accueilli, entre mars et septembre 2020, treize adolescentes sous le couvert de la loi de mise en observation. Sciensano (institut scientifique de santé publique en Belgique) donne les chiffres suivants, toujours en juin 2020: entre 20 et 30 % des personnes entre 16 à 44 ans souffrent de troubles anxieux en lien avec la crise.

Les études et observations récentes évoquent que l'un des publics les plus touchés par cette crise est celui des adolescents et des jeunes adultes : apparition ou recrudescence des traits anxieux, isolement et repli social, décrochage scolaire, tendance à l'errance, mise sous tension dans les huis clos familiaux, multiplication des sollicitations pour des hospitalisations de crise en psychiatrie...

Dans les domaines de l'enseignement, l'Université catholique de Louvain (UCL) relève en juin 2020 que 30 % des étudiants sont en décrochage depuis le déconfinement.

Que révèle la crise de la Covid-19 du passage de l'adolescence et de la fonction du social dans ce passage ?

Comme déjà évoqué, au travers de la crise viennent se révéler des traits propres et singuliers appartenant à chaque adolescent, tout comme vient se manifester la fonction potentiellement structurante du social dans le passage adolescent. Pour que l'adolescence advienne, il est nécessaire que les jeunes puissent se soutenir du support social. Ce support social n'est nécessairement pas seulement l'apanage et l'affaire de la famille d'origine des adolescents.

Le psychologue Daniel Coum conçoit l'adolescence comme le passage d'une dépendance à une autre : il s'agit pour l'adolescent de se déprendre de ses parents, de sa famille d'origine et de l'infantile pour s'affilier à un autre lieu, un lieu social cette fois, avec l'école, les amis, les centres d'intérêt qu'il développe... Daniel Coum exprime que la vie de famille et les liens familiaux sont une « épreuve nécessaire pour advenir », c'est-à-dire pour devenir sujet. Il utilise d'ailleurs cette formule : « La famille, il faut s'en servir, mais pour pouvoir s'en passer. »

Penser et aborder la manière dont les adolescents traversent la crise de la Covid-19, cela nécessite alors de se pencher sur ce qui s'est joué pour eux dans le social.

Le 3 juin 2020, lors de la conférence de presse faisant suite au Conseil national de sécurité, les paroles de la Première ministre du gouvernement en affaires cou-

rantes en Belgique sont : « La liberté est la règle et les interdictions l'exception. » Cette formule rhétorique surgit après plus de deux mois de confinement où les interdictions étaient la règle et les libertés réduites à une peau de chagrin. La formule de la ministre est empruntée au célèbre arrêt français *Baldy* issu d'un Conseil d'État en 1917¹. Un siècle plus tard, nous avons éprouvé, le temps d'un confinement résonnant comme un « dimanche sans fin », l'inversion de cette formule : les libertés étaient ténues et les limitations nombreuses.

Le social est indispensable, à l'heure de nos sociétés contemporaines, pour permettre au passage adolescent (selon la formule de Jean-Jacques Rassial qui sera développée plus loin) d'advenir. Les adolescents ont besoin des appuis de leurs parents, de leur école, du collectif de pairs, pour quitter l'enfance et pour s'introduire au monde social, en y trouvant une place, leur place. Le social agit comme un passeur et un témoin de ce moment adolescent.

Entre crise-passions et crispations, les effets dans le social et les effets pour les adolescents

Le titre de ce livret *Adolescence en temps de Covid-19, entre crise-passions et crispations* évoque ce lien et cette dialectique, au travers de l'actualité de la Covid-19, entre le social et le processus de l'adolescence. Par la crise, les crispations sont nombreuses dans le social, tout comme chez nos jeunes, et les passions sont ébranlées et troublées de toutes parts.

Faisons un petit détour par l'étymologie du mot « passion ». Celui-ci vient du latin « *passio* », qui signifie « souffrance », et est apparenté au mot grec

« *pathos* » (dont le mot « pathologie » découle). La passion s'éprouve donc aussi dans la souffrance. Historiquement, le mot a été utilisé d'abord pour désigner la période de souffrances du Christ. Le mot « passion » est ensuite passé de la souffrance physique à la souffrance psychique causée par l'expression intense de sentiments, comme l'amour. La passion est une émotion très forte qui va à l'encontre de la raison. On parle d'une passion dévorante, violente, aveugle. On peut résister à ses passions, vaincre ses passions ou, au contraire, se livrer à ses passions. La pandémie suscite une crise des passions qui est marquée par des souffrances et, par les aléas des mesures de confinement, elle induit une mise en veille, auprès des adolescents, de nombreux de leurs émois. C'est au travers de ces deux versants, la souffrance et la mise en veille des émois, qui peuvent d'ailleurs coexister, qu'une crise des passions s'observe chez les adolescents. Certains expriment la souffrance induite par les effets de la pandémie (un proche affecté par la maladie, les répercussions sociales ou financières de la crise au sein de leur famille, la perte des repères sociaux que sont l'école ou des activités extrascolaires...) et d'autres encore manifestent que cette mise en veille de leurs émois est devenue, au fil du temps, intenable, voire possiblement délétère. En effet, certains jeunes ne parviennent pas, depuis l'assouplissement des mesures de précaution, à sortir du repli qui leur a été imposé lors du confinement.

La « crispation » est, quant à elle, un « resserrement par lequel les choses se contractent en se ridant à la surface »². À l'origine, la crispation est produite par l'effet de l'approche du feu sur les parties extérieures des choses qui les resserrent et les replient sur elles-mêmes. Le mot « crispation » a surgi à diverses occasions pendant la crise : crispations dans les discussions politiques, crispations autour de la réouverture des écoles, crispations au sein des familles,

1. L'arrêt *Baldy* a été rendu par le Conseil d'État français le 10 août 1917. Il pose le principe selon lequel la liberté est le principe, et la mesure de police, l'exception. Par lui, l'ordre public ne peut porter atteinte aux libertés que sous certaines conditions.

2. Définition issue du site web français : Centre national de ressources textuelles et lexicales.

crispations dans les échanges professionnels, crispations sur les transports publics autour du respect ou non des mesures de précaution, crispations autour de l'arrêt des activités culturelles... Les crispations sont produites par des effets de resserrement, et la crise actuelle l'illustre bien. Les adolescents peuvent manifester des crispations ressenties qui émergent à l'intérieur d'eux-mêmes et aussi en réaction à l'environnement, ils peuvent tâcher de les contenir jusqu'à un certain point.

Mise en veille des émois

La mise en veille des émois constitue un enjeu de la crise-passions et des crispations en lien avec la pandémie. Elle concerne les jeunes qui se sont vus empêchés, du fait de la crise, de se laisser traverser par certains émois propres à l'adolescence ou des éventuels écueils et complexifications de celle-ci. Il leur fallait rester dans le foyer familial, à l'abri des dangers sanitaires extérieurs. Ils étaient alors plongés dans une proximité familiale inhabituelle, associée à un désarrimage d'avec leur tissu social extérieur, et ce, en dépit des outils numériques, tels que les réseaux sociaux par exemple. Beaucoup de jeunes se sont vus contraints de suspendre certaines expériences qui ponctuent leur adolescence : les rencontres fortuites dans une salle de sport, les sorties entre amis, les rencontres sentimentales et amoureuses, les événements marquants à l'école (les festivités, les voyages, les sorties extraordinaires...), les rassemblements en petite ou grande bande sur la place du quartier... Il s'agit de l'ensemble des expériences d'adolescence qui viennent marquer un écart ou une distinction entre un « intérieur » qui relève de la sphère privée et familiale notamment, et un « extérieur » que sont les lieux d'exploration et d'arrimage nouveau. Cet intérieur et cet extérieur fonctionnent en articulation l'un avec l'autre. Au-delà d'un enjeu de séparation et d'individuation d'avec la famille d'origine, les expériences d'adolescence constituent

aussi des opportunités de s'inscrire au monde social. Ce processus de séparation d'avec sa famille et d'insertion au monde social n'implique pas, dans la plupart des situations, qu'une rupture se produise entre les parents et le jeune, bien au contraire. Là encore, l'enjeu est de définir une nouvelle manière, pour le jeune et ses parents, d'être en relation pour maintenir un lien.

Nous le verrons plus loin dans mon propos, la mise en veille des émois de l'adolescence en lien avec les mesures de confinement ne peut perdurer au-delà d'un certain seuil qu'il serait bien complexe de définir exactement. Passé un certain seuil, les adolescents risquent soit de basculer dans l'angoisse, qu'elle soit sidérante ou débordante, soit de tendre à se reconnecter aux émois par des actes de transgression portant sur les règles et les mesures. Le premier cas (basculement dans l'angoisse) s'illustre notamment par tous ces jeunes qui évitent de sortir de chez eux par crainte d'être confrontés à ce virus, par ceux qui se présentent à la consultation d'un psy en raison de la survenue récente et à l'emporte-pièce de crises d'angoisse, par ceux qui ne parviennent plus à s'atteler au travail scolaire, par ceux qui basculent depuis le confinement dans des conduites alimentaires restrictives allant jusqu'au trouble anorexique. Le second cas (tentative de se reconnecter aux émois) s'illustre, quant à lui, par ces jeunes qui bravent les interdits, ne percevant et ne reconnaissant plus ou pas le sens des mesures de précaution. Ceux-là se rendent à des soirées clandestines, ils se baladent en rue sans masque de manière assumée... Le franchissement du seuil tolérable peut même aboutir à de réelles décompensations psychiques et psychiatriques qui requièrent alors que des soins soient prodigués en milieux spécialisés.

Le temps, la temporalité et la crise

« Un dimanche sans fin » qu'il a fallu éprouver dans toute sa longueur. Qu'en est-il de notre rapport au temps en contexte de Covid-19 ? Deux aspects méritent d'être relevés : d'une part, le rapport au temps mis en suspens et, d'autre part, le rapport au temps et à l'ennui.

Quelle différence entre le temps et la temporalité ?

Si le temps a semblé suspendu, il a continué à s'écouler à son rythme indéfectible. La temporalité se définit, quant à elle, comme « le caractère de ce qui existe dans le temps » et elle en appelle à une conception plus subjective ; elle révèle la marque singulière du temps sur un psychisme tout autant singulier. De manière paradigmatique, à l'adolescence, le temps ne peut pas se rattraper et les adolescents ne manquent pas de le signifier : ils sont tantôt pressés et empressés à vouloir grandir plus vite pour devenir des adultes, tantôt sidérés par le temps qui passe et cherchant alors à conserver des fragments et des parts de l'enfance. Le temps qui est passé est perdu et ne pourra jamais leur être rendu. Ces jeunes en dernière année d'études secondaires qui furent privés de voyage de rhétorique ou de proclamation de fin d'études sont un exemple de ce temps qui ne peut être récupéré. Tout comme ces jeunes qui n'ont pas pu célébrer leurs 18 ans comme accession à la majorité. La Covid-19 est venue bouleverser bien des événements faisant office de rituels de passage à un moment donné de leur existence. La temporalité est avant tout une notion philosophique, un terme abstrait, mais qui se veut concret. La temporalité est « le temps vécu par la conscience, celui dont

la temporalité fait l'expérience et qui déploie, à partir du présent, un passé qui est fait de rétentions utilisées comme acquis et comme appoint pour l'action et un futur qui est fait de protentions, c'est-à-dire de projets, de possibilités nouvelles »³. Dans le contexte de la crise, le temps est vécu individuellement et personnellement par le conscient et par l'inconscient dans une dimension nouvelle. C'est ici encore que les adolescents ne peuvent voir leur processus psychique et corporel généralisé à un modèle d'une adolescence unique et commune. Il s'agit alors de reconnaître que, pour toutes et tous, cette crise de la Covid-19 vient singulièrement questionner, révéler, catalyser, ébranler ce qui est insoupçonné, enfoui, latent ou encore fragile.

En ces temps de confinement, ce qui a pu apparaître tantôt redoutable, tantôt affligeant, c'est l'ennui. L'ennui est souvent vécu comme « mortel » et, pourtant, il est (ou peut être) source de créativité et d'inventivité. On sait combien il est important qu'un enfant puisse apprendre à s'ennuyer, pour alors chercher et explorer de lui-même. Les adolescents parlent moins de l'ennui comme tel. Il y a encore une petite vingtaine d'années, nous recourions au terme « glander », aujourd'hui, il est supplanté par le mot « chiller ». Le verbe « glander » a pris, vers 1940, le sens argotique d'attendre en vain, de ne rien faire d'utile. Le verbe « chiller » est un récent anglicisme essentiellement utilisé au Québec et signifiant « prendre du bon temps, ne rien faire et se détendre ». D'ailleurs, peut-être à la différence de « glander », « chiller » dégage dans l'usage que nous en faisons, un art de vivre, une saveur à l'existence. « Chiller » n'est pas perdre son temps, *a contrario* de « glander », mais le prendre. Les adolescents qui glandent ou chillent profitent de ce temps, même s'ils en profitent à ne rien faire. Il est pourtant important de soutenir les adolescents à structurer leur temps, plus qu'à le combler ou à l'occuper. Structurer le temps

permet précisément des scansionnements nécessaires qui marquent le temps et lui donnent un rythme. Ponctuer le temps n'est pas le remplir, mais, au contraire, laisser s'insinuer des intervalles de vide pendant lesquels on peut se retrouver soi-même et on peut s'inventer.

« Un dimanche sans fin, sans en connaître le lendemain. » Lors de cette crise aux allures dominicales, il est encore difficile de préciser ce qui s'ensuivra. Souvent, une manière de faire face à la crise est de lui donner du sens (au sens de la signification, par un savoir scientifique, par un sens philosophique, par un savoir économique...) et de s'y donner un sens (au sein d'une direction) vers lequel s'orienter. La crise que nous traversons n'est pas sans rappeler l'essence même de toute crise, et ce, y compris de la crise d'adolescence : un moment de bouleversements où il nous revient de chercher du sens-signification et un sens-direction.

Qu'est-ce que la crise ?

Chez Hippocrate (entre 460 et 370 av. J.-C.), le mot « crise » correspond au moment critique, c'est-à-dire le moment précis et décisif où tout peut basculer : soit la maladie commence à triompher, et le patient peut succomber, soit, à l'inverse, la guérison débute, et le malade peut se rétablir. En grec, la crise est une décision entre deux choix possibles. La crise est une situation insolite, caractérisée par son instabilité, qui oblige à adopter des comportements spécifiques, pour revenir au mode usuel de la vie.

La psychanalyse de l'adolescence nous offre également une image de la crise, comme étant génératrice d'inventivité. Selon Jean-Jacques Rassial, « la crise n'est plus sommée de se taire, elle est au contraire conçue comme productrice de paroles, d'où procède le sujet en sa vérité ». Par ailleurs, si cette expérience témoigne d'un conflit inconscient du sujet, l'associer

3. Définition issue du site : Encyclopædia Universalis.

Les différents temps de la pandémie

immanquablement à un processus de guérison ou même de changement, chez le patient, reste complexe. Selon Rassial, la crise « est toujours une chance pour le sujet ». Elle serait ainsi caractérisée par : un conflit vécu par le sujet (en lien avec la structure de personnalité du jeune), une issue marquée du sceau de l'incertitude et une articulation à des facteurs propres au sujet, mais aussi au monde extérieur. La crise est un moyen permettant à l'individu une meilleure adaptation à son environnement. Il y a donc ce qui se joue au travers de la crise, d'une part, à l'échelle collective, sociale et sociétale et, d'autre part, à l'échelle individuelle pour chaque sujet.

Au temps de la Covid-19, les politiques, les économistes, les intellectuels s'interrogent tous, tout individu peut se questionner tant au niveau de sa propre réalité qu'au niveau de la réalité collective : « De quoi demain sera fait ? Quels enseignements devons-nous tirer de la crise de la Covid-19 ? Que voulons-nous ? Après quoi courons-nous ? » Dès l'expansion de la pandémie dans les pays occidentaux, cette question a surgi, tant durant la période de confinement qu'à cette période encore actuelle où les vagues consécutives à la première vague de la Covid-19 se succèdent.

Dans la crise sanitaire et dans la crise d'adolescence, le rapport au temps semble se déployer de manière similaire, c'est-à-dire dans une suspension du temps, suspension à durée indéterminée dont l'issue doit définir une direction nouvelle et découvrir un sens comme une explication ou encore un arrimage au symbolique.

La notion de « *kairos* » se distingue de celle du temps *chronos* et évoque une énergie en renouvellement permanent. Le concept de *kairos* est un des mots grecs définissant le temps et désignant le dieu de l'opportunité. Dès lors, comment, dans cette crise de la Covid-19, tout comme à l'adolescence, saisir ce qui surgit comme étant une opportunité d'inventer, inventer autrement ou autre chose ?

Pandémie de la Covid-19 au premier temps du confinement

Entre angoisse et rapport à un discours qui fait autorité. (Se) responsabiliser au travers de la crise ?

L'annonce de l'expansion de la pandémie au coronavirus a plongé dans une forme de sidération. Deux formes extrêmes ont pu éclore, soit celle d'une forme d'hystérie générant un envahissement par l'angoisse, soit celle d'un déni en chassant alors toute forme d'angoisse. Il est sans doute essentiel pour les adultes auprès des adolescents d'occuper une place de témoins faisant autorité et accusant réception de la réalité de la crise. Dès lors, il s'agit de trouver un équilibre en ne valsant ni dans l'hystérie ni dans le déni.

Dans les premiers temps de la crise de la Covid-19 et l'annonce des mesures drastiques de confinement (la fermeture des écoles et des universités, la fermeture des magasins hors ceux de première nécessité, le télétravail devenu de plus en plus la règle, la mise à l'arrêt des secteurs sportif et culturel...), beaucoup, parmi les professionnels au contact des adolescents et des jeunes adultes, furent surpris de la forme d'abnégation avec laquelle la plupart d'entre eux, et même parmi lesdits « plus rebelles », ont consenti aux mesures de précaution les privant de bien des libertés.

Les adolescents, pour la plupart, acceptent les règles et concèdent aux mesures : rester chez soi, ne pas voir les amis, interrompre les activités extérieures... Certains se sont soutenus des cours en ligne prodigués, dans la mesure du possible, par leur école, tandis que d'autres

ont déserté les plates-formes virtuelles ou ne s'y sont rendus que par intermittence, se soustrayant même souvent à exposer leur image au reste du groupe ou à allumer leur microphone... Parfois alors subsistaient seulement, derrière une case noire sur l'écran, quelques sons et des prises de parole timides et désincarnées. De nombreux adolescents se sont trouvés pris par l'angoisse et l'anxiété générées par la crise. « Pris », dans la mesure où la crise les a concernés dans un ou des champs spécifiques de leur existence. Comment comprendre une telle « acceptation » des mesures et une telle « soumission » à celles-ci par nos adolescents alors que le propre de l'adolescence « devrait » être de questionner et d'interpeller l'autorité environnante ?

Voici quelques suppositions autour de cette question.

Les décisions autour du confinement ont été rapportées à des « mesures » et des « procédures ». Tout le monde s'y est trouvé soumis au même titre, quelle que soit sa place dans la société, quel que soit son âge... De manière générale, les adolescents se soutiennent d'une autorité pour se construire une identité et une subjectivité afin de s'insérer dans le « social ». Une autorité, pour être structurante, se doit d'être portée et incarnée par une personne, que cette personne soit proche au sein de la famille, juge, professeur, éducateur, directeur... Il est essentiel pour l'adolescent de pouvoir rencontrer une autorité « incarnée » afin qu'il puisse l'interroger, l'ébranler et même s'opposer à elle. Sur le plan général, nous avons tous accepté dans un premier temps ces mesures de confinement avec docilité et/ou sans des responsabilités. Cependant, après plusieurs semaines, les crispations ont surgi de toutes parts, dénonçant les défauts, les erreurs et les défaillances du système politique, les manques de matériel médical, les contradictions patentes entre les discours de différents spécialistes... Il suffit simplement d'entendre les débats autour de la généralisation du port du masque. Des crispations où la colère gronde,

sans pour autant mener à de si grandes levées de boucliers qu'elles aboutissent à des actes transgressifs majeurs à l'égard des mesures de « protection ». Les procédures se sont dressées comme des interdits visant la survie de l'espèce humaine, et pas comme des interdits qui fondent le lien social. Nous étions tous plongés dans un état de sidération des plus confusionnants. Les interdits fondamentaux, celui du meurtre, celui de l'inceste, celui du cannibalisme fondent l'ordre social. Freud les a conceptualisés, de sorte qu'ils sont les conditions de l'existence de la culture fondant la société humaine. Avec les mesures liées à la pandémie, il s'agit d'interdits qui portent sur un tout autre enjeu : celui de la survie de notre espèce. Nous nous souvenons du président français qui parlait d'un état de guerre contre le coronavirus, tandis que la Première ministre belge parlait d'une lutte à mener contre ce virus. Nous sommes alors traversés par une sensation d'ébranlement qui touche à l'instinct de conservation et qui est portée par la pulsion d'autoconservation dont Freud a parlé.

« Quand on aime ses proches, on ne s'approche pas trop. » Voilà un leitmotiv de la crise de la Covid-19 diffusé dans les médias, parmi tant d'autres, qui nous a amenés à nous sentir tous concernés par cette crise, puisque la maladie peut nous toucher nous, mais aussi nos proches. De tels mots ont aussi eu de quoi susciter une sensation de resserrement et de crispation à l'intérieur de soi. Nous n'avons pas à nous questionner sur le fondement des mesures de protection, car notre survie est en jeu, dit-on dans les médias. Il s'agit juste alors de les subir. S'il est certainement nécessaire et justifié de se laisser traverser par l'inquiétude, nous cherchons à ne basculer ni dans l'hystérie ni dans le déni, comme évoqué plus haut. Si nous n'avons pas de réel pouvoir sur la situation, nous pouvons néanmoins garder une forme de liberté et d'indépendance qui nous autorise à interroger. Le travail avec les adolescents illustre qu'un discours fait autorité dès lors

qu'il institue une responsabilité dans le chef du jeune, plus qu'une culpabilité. C'est à cette condition que l'adolescent devient sujet. La crise sanitaire le rappelle, la vraie prudence est celle qui responsabilise, plus que celle qui culpabilise au risque d'aboutir, par excès de contraintes forcées, à des crispations et des passions troublantes et extrêmes.

Les jeunes de nos écoles, de nos consultations, de nos institutions parlent-ils du coronavirus ? Ils en parlent, mais dès lors que la crise sanitaire suscite un état de crispation et/ou une crise des passions qui les atteignent dans leur propre adolescence, l'adolescence qui est déjà moment de crise en soi.

Si certains jeunes évoquent les bénéfices secondaires liés au confinement leur permettant de se tenir à l'écart de l'école, beaucoup soulignent leur vécu d'abandon et/ou d'injustice, car ils se voient privés de cours en présentiel, ils abordent leur isolement lié au fait d'être interdits de contacts avec leurs amis, ils expriment l'ennui ressenti à se voir immobilisés à la maison par l'impossibilité de toute pratique sportive ou extérieure... N'ayant pu avoir accès aux cours et aux examens sous leur forme « habituelle », plusieurs étudiants évoquent que la crise ne leur a pas donné les conditions identiques à celles qu'ils auraient dû avoir en temps « normal ». D'autres jeunes n'ont pu prendre part aux rituels de fin des secondaires marqués par un bal ou un voyage scolaire... C'est un manque qui ne s'éprouve pas comme une frustration, mais comme une privation.

Le mot « *lockdown* », qui a circulé énormément en début de crise, se traduit comme un « verrouillage », un « confinement » et un « état d'urgence ». On a dû répondre dans l'urgence à l'expansion de la pandémie pour très vite se confiner et tout verrouiller pour une mise en veille « à durée indéterminée » de l'économie et de la vie sociale, voire affective (à l'échelle individuelle). Le resserrement s'avère plus ou moins anxiogène pour chacun.

Certains jeunes se sont trouvés confinés à la maison dans un huis clos familial assez déroutant... surtout au temps d'une adolescence qui est cette période de constitution d'un espace d'intimité propre à soi, plus ou moins préservé du regard parental (ou de ceux occupant la fonction parentale). Comment chercher un ailleurs pour se créer un espace à soi quand les adolescents sont bloqués à la maison sous le regard des parents et de la famille ? De quoi les adolescents peuvent-ils se soutenir dans et malgré ce huis clos familial ? Les réseaux sociaux sont sans doute un support, mais qui démontrent leurs limites. Beaucoup d'adolescents ont témoigné, tout comme beaucoup d'adultes, de cette limite. Les amis, les proches que nous sommes habitués de côtoyer en face à face, en chair et en os, nous ont manqué, même si les appels téléphoniques et les séances Skype se sont multipliés... Le réel des corps, la réalité d'être en présence ne pouvaient trouver de remplacement ou de substitut durables. Les outils numériques ne remplacent pas la rencontre en présence, la rencontre dans laquelle les corps s'investissent.

La chambre d'adolescent se fait espace d'intimité et de repli, espace parfois devenu « insupportable » pendant la pandémie. Bon nombre de jeunes ont joué de leur inventivité et de leur créativité en se donnant deux lieux de confinement, s'offrant alors des moyens de ventilation à des huis clos possiblement insupportables. Par exemple, ils ont profité des modalités de garde alternée pour être hébergés tantôt chez le père et tantôt chez la mère, certains se sont confinés chez l'un ou l'autre ami pour des périodes régulières... Ils ont alors tenté de bricoler avec la règle générale pour y définir une zone supportable...

Une proximité particulière a surgi dans de nombreux foyers, parents, adolescents et enfants étant tous à la maison, privés de leurs espaces extérieurs. À la fois, cette cohabitation imposée a rapproché, tout comme elle a éloigné. Elle a réuni, tout en mettant en

évidence les différences et les heurts. Dans ce moment de confinement, ce n'est pas forcément la peur qui a été à l'avant-plan, mais un sentiment d'empêchement. Apporter une structure dans le temps et dans les espaces se révèle nécessaire quand cohabitent concomitamment dans un même espace, parfois exigu, plusieurs personnes qui réalisent alors à quel point un peu de solitude, un peu d'intimité, un peu d'espace à soi, un peu de compagnie de soi-même sont essentiels.

Pour certains jeunes, ce huis clos les a rapprochés de leurs parents et de leur famille, tandis que d'autres y ont éprouvé un sentiment de solitude immense depuis l'intérieur de leur famille.

D'autres jeunes ont vécu le confinement dans une institution (internat de l'aide à la jeunesse) où ses effets sont plus relatifs. Les groupes de vie sont souvent réduits (puisque certaines jeunes rentrent en famille) et le rythme de vie fonctionne au ralenti. Cependant, un support collectif et la structuration du temps et de l'espace y persistent et permettent d'éprouver des émois, des expériences et des explorations relationnelles et émotionnelles pour les jeunes.

Enfin, d'autres jeunes encore, les plus repliés ou isolés au départ, se sont retrouvés confinés dans le confinement... Dans un premier temps, ceux-ci expriment que leur réalité de confinés est devenue non seulement la règle, mais la norme générale, et que cela leur offre la possibilité d'une remise à niveau. L'approche du déconfinement suscitera souvent une anxiété nettement plus manifeste. Ces jeunes se disent alors rattrapés par le temps et soumis à nouveau aux exigences venant de l'extérieur et du monde. Certains d'entre eux parviennent à se saisir de ce temps de confinement généralisé et imposé pour « remettre leur pendule à l'heure de la société qui les environne ». Il s'agit alors pour eux de se saisir de la crise pour se remettre dans un rythme plus inséré au monde qui les entoure : réfléchir à un projet qui les anime de formation ou

d'autonomie, rattraper un retard accumulé dans les études... S'ils doivent accepter les conditions de la crise, ils peuvent s'en saisir comme d'une opportunité pour eux-mêmes.

Daniel Coum évoque trois axes, dans un récent livret de la collection « Temps d'arrêt », intitulé *Faire famille au temps du confinement et en sortir*, permettant de vivre ce confinement. Ces trois axes méritent d'être rappelés comme des repères précieux : structurer le temps, structurer l'espace et structurer les relations. Coum rappelle la nécessité impérieuse de dresser, à défaut de repères, des contours qui permettent à chacun de se définir des champs d'intimité et des lieux de collectivité. La question de la structure du temps a été déployée plus haut. La structure de l'espace apparaît assez évidente dans la considération d'un lieu de vie qui est celui du foyer familial. Enfin, la structure des relations permet, malgré une proximité imposée nouvelle ou inédite, de s'assurer que les places sont néanmoins différenciées entre les différents membres de la famille. Chacun a ses rythmes et ses contraintes (professionnelles et scolaires par exemple) qu'il faut articuler.

Covid-19 au deuxième temps du confinement

Entre mise en veille des émois et état des lieux des appuis extérieurs. Faire des expériences faites d'inventivité « dans » et « par » la crise ?

Le confinement induit par la Covid-19 a eu pour effet de mettre en veille les émois des adolescents, sans offrir d'emblée d'autres espaces de déploiement ou de « traitement » de ces émois. La mise en veille n'est pas une extinction, mais une mise en pause qui ne peut pas perdurer interminablement, dans l'attente de sa relance et qui donne aussi lieu à des expériences d'inventivité.

Pendant cette crise, la référence à l'œuvre *La Peste* de Camus a été récurrente, car elle illustre une lutte pour la survie de l'espèce. Cependant, à la question posée aujourd'hui, une autre référence littéraire offre bon nombre d'inspirations... Un livre que j'avais lu, comme beaucoup parmi vous, jeune adolescente, qui relate l'histoire d'une célèbre confinée qui a tâché de vivre son adolescence avec inventivité, malgré le confinement subi. Il s'agit du *Journal d'Anne Frank* : dans cette histoire, il est question de la construction de soi pour une adolescente plongée dans le contexte d'une tragédie absolue. Anne Frank, elle-même, court le risque pour sa propre vie. Le confinement d'Anne Frank aura duré deux ans et un mois dans l'annexe qui abritait huit personnes. Les semaines et les mois passent, et l'enfermement pèse. Anne s'occupe tant bien que mal. Elle étudie ses leçons, apprend la sténographie, lit énormément et écrit son journal. Cette vie de confinés est particulièrement éprouvante. Ce confinement qui dure, sans avoir de perspective de fin, et la promiscuité subie génèrent des tensions entre les occupants de l'annexe.

Avec cette crise de la Covid-19, c'est toute une vision du monde et de l'avenir qui peut être ébranlée pour les adolescents à l'heure où ils se construisent une image de leur futur et du monde dans lequel ils vivent. Anne Frank est adolescente quand elle écrit : « La chose importante à garder en tête est qu'il ne faut jamais attendre une minute pour commencer à changer le monde. » Même confinée, elle n'a pas cessé de vouloir créer et inventer. Deux différences existent néanmoins entre les adolescents confinés des temps modernes et Anne Frank. La propre survie d'Anne était en jeu et rendait indispensable son confinement. Ce qui n'est pas le cas pour les adolescents de la crise actuelle. Ensuite, le confinement d'Anne était une transgression à l'ordre établi, tandis que le confinement des temps actuels fait, lui, partie de la norme. Anne cherchait donc à réaliser et inventer son adolescence dans un

contexte de confinement marqué par des interdits (ne pas faire de bruit en journée, éteindre les lumières en soirée pour ne pas se faire repérer...). Dans le cas de la Covid-19, le confinement n'a pas été un acte transgressif, comme il le fut pour Anne, mais une mesure de normativité. Le confinement d'Anne Frank est différent de celui des temps modernes : le premier est un acte transgressif et le second, une mesure de normativité. Comment les jeunes au temps actuel peuvent-ils « faire leur adolescence » dans un tel contexte, qui s'avère fort différent de celui d'Anne ? « Faire son adolescence » suppose une traversée, un passage ou un franchissement.

La Covid-19 suscite des resserrements et amène à une crise des passions : il existe la part de passion comme souffrance et la part de passion comme sentiments qui animent l'individu et la société.

Dans le secteur de la santé mentale, un nombre croissant de jeunes arrivent ou reviennent aux consultations dans des états de grande détresse psychique, affective et émotionnelle.

À l'hôpital (en psychiatrie juvénile), nous observons une augmentation du nombre des mises en observation⁴ qui sont des hospitalisations sous contrainte, et ce, y compris chez des adolescents et des jeunes adultes, de même qu'une explosion récente des demandes d'hospitalisations en urgence. Les tableaux « psychiatriques » sont de plus en plus francs : davantage de tableaux dépressifs allant jusqu'à la mélancolie sévère et des états suicidaires, davantage de tableaux maniaques (agitation psychomotrice importante et déstructuration), davantage d'états extrêmes, tant du repli que de l'agitation, davantage de crises clastiques en famille. Cela va surgir au deuxième temps du confinement, de même qu'avec l'entrée dans le déconfinement.

4. Loi de mise en observation ou la loi du 26 juin 1990 relative à la protection de la personne malade mentale selon la législation belge.

La Covid-19 ne produit pas en soi plus de troubles « mentaux », mais révèle sans doute que les moyens dont disposent les adolescents et les jeunes adultes pour rencontrer ce qui les ébranle à l'intérieur d'eux-mêmes et pour faire face à l'extérieur sont complètement chamboulés. Les décompensations délirantes portant spécifiquement sur la thématique du coronavirus n'est pas fréquente auprès des adolescents, mais les flambées anxieuses liées aux impacts de la crise sanitaire sont régulières en revanche. Ces flambées anxieuses peuvent prendre des formes symptomatiques très diverses (mélancolie, idées suicidaires, manie...).

Les jeunes perdent les repères et les appuis qui jusque-là ont pour fonction d'accompagner et de soutenir leur traversée adolescente : pas d'école, pas d'extérieur, pas de sport, pas d'amis, pas d'hôpital de jour... La fonction essentielle du social pour la construction psychique adolescente se perçoit. Donald Winnicott définit l'adolescence comme le « baromètre du social », un outil de mesure de la pression de l'atmosphère sociale environnante. L'adolescence révèle un état du social, et l'adolescent se soutient du social pour ce passage structurel et structurant de l'adolescence. La crise de la Covid-19 illustre cette idée. Cette conception de l'adolescence comme baromètre du social se relie à une autre vision tout aussi innovante de Donald Winnicott, à savoir que les adolescents en passent par le « pot au noir » comme une phase où « ils [les adolescents] se sentent futiles car ils ne se sont pas encore trouvés ». Le pot au noir est une expression empruntée au domaine nautique et aéronautique, qui est cet espace de navigation situé entre les deux hémisphères, dit « zone de convergence intertropicale » dans laquelle « on ne sait pas de quel côté le vent va tourner, et s'il va y avoir du vent ». « C'est une zone maritime de 100 à 1.000 kilomètres de large qui fluctue entre les deux tropiques, passage obligé pour tous les navires [qui]

voulaient aller d'un hémisphère terrestre à l'autre »⁵. La dynamique du processus adolescent est marquée par cette instabilité qui constitue un passage obligé pour que l'évolution physiologique irrémédiable de la puberté et les fluctuations psychoaffectives imprévisibles de l'adolescence puissent s'accorder. Cette traversée nécessite la présence juste des adultes. Au travers de cette image du « pot au noir », nous percevons combien, sans savoir précisément quelle orientation il s'agit de prendre, nous nous arrimons à la conviction nécessaire qu'une berge sera rejointe, tôt au tard.

Dans *Le passage adolescent*, Jean-Jacques Rassiail exprime que, depuis plusieurs décennies, ce ne sont pas les adolescents qui ont changé, c'est le monde. Si, comme le dit Winnicott, les adolescents sont le « baromètre du social », ils anticipent aussi une évolution de la société. Nous l'avons constaté avec les manifestations pour le climat depuis deux ans, initiées par des adolescents dans un appel à la conscience collective, sociale et politique. L'adolescence est autre chose qu'une simple transition entre l'enfance et l'âge adulte, elle constitue un moment d'identifications et d'opérations psychiques diverses. Octave Mannoni, dans *La crise d'adolescence*, à la suite de Winnicott, note aussi que l'adolescent n'est pas à examiner isolément, mais est à situer dans le contexte familial et politique.

Il y a les jeunes qui sont inscrits au départ dans le social et qui éprouvent les répercussions directes de la crise qu'ils peuvent identifier : arrêt de travail des parents et ses aléas sur le plan familial, suspension de l'école en présentiel ou encore inquiétudes pour la santé de proches. La crise a un impact sur ces adolescents qui se trouvent « mis en panne », tout comme l'est le social. Un état de crise surgit dans les passions des adolescents et dans leurs élans pulsionnels.

5. Définition issue de Wikipédia.

Il y a ceux qui souffrent déjà d'un défaut d'inscription sociale, soit car leur état psychique ne permet pas qu'ils se repèrent dans le social et qu'ils se supportent d'appuis au sein de leur entourage (la famille, l'école, une association diverse, un club de sport...), soit car ce qui constitue ou devrait constituer un extérieur s'avère déjà initialement en panne. Ces jeunes ne repèrent pas la panne du social en lien avec la crise, mais l'éprouvent dans toute sa violence... Ce qui précipite leur détresse. Ils vivent une crise comme étant une « souffrance » ou un « *pathos* ».

La crise révèle que le passage adolescent (selon la formule de Rastall) requiert la présence du social, en ce compris des parents, pour faire fonction de témoins et d'interlocuteurs du passage. La crise par les mesures de confinement a empêché la rencontre avec les témoins et les interlocuteurs du passage adolescent. Cela a pu avoir des effets divers sur les adolescents, d'une relativement simple bousculade à un net et franc basculement.

Covid-19 au premier temps du déconfinement

**Entre « d'où » on vient et « où » on arrive.
Se rechercher un horizon ?**

À partir de mai 2020, les mesures de précaution vont se lever peu à peu, sans toutefois encore concerner les domaines et les champs investis par les adolescents. La question de la reprise des cours en présence suscite bon nombre de débats entre les arguments sanitaires, sociaux, éducatifs, pédagogiques et psycho-affectifs.

Les consultations « psy » reprennent alors en présentiel. Là où elles étaient l'exception avec pour seule alternative le recours à des moyens de communication par vidéo ou téléconférence, les consultations sur

place tendent à redevenir la règle. Avec des jeunes qui ont maintenu un suivi régulier à distance, se voir en « vrai » donne lieu, dans un premier temps, à un sentiment d'étrangeté et de gêne. Reprendre les consultations en présence ne va d'ailleurs pas de soi, et plusieurs jeunes expriment leurs appréhensions (qui ne sont pas celles de l'hygiène ou de la question sanitaire). La question centrale est la suivante : « Comment reprendre les entretiens et où reprendre les échanges et le travail personnel ? » Reprendre là où nous en étions restés avant le confinement ou poursuivre là où nous sommes arrivés aux plus récents rendez-vous « à distance » ? Reprendre là où nous en étions restés avant le confinement reviendrait à faire fi des effets de ce confinement. Poursuivre à partir des sujets abordés lors des derniers rendez-vous par téléphone ou vidéo en est tout autant impossible ou périlleux, car le confinement est un temps en suspens. La crise a mis le temps en pause et les entretiens à distance ont permis, pour beaucoup de jeunes, de mettre en sourdine certains aspects de leur souffrance. Les entretiens à distance ont perpétué et conservé le lien thérapeutique, sans pour autant « traiter » la souffrance latente. La poursuite des consultations à distance risque de maintenir le jeune et sa souffrance dans un temps suspendu, qui évite une confrontation à la réalité d'un déconfinement. Toutefois, sortir du confinement suppose une certaine prise de risque, qu'il faut pouvoir supporter. La reprise des dispositifs habituels d'accueil et de rencontre avec les adolescents permet aussi de retrouver un cadre plus propice à une scansion du temps, qui définit un rythme aux échanges et une modalité des rencontres. À cette période, il est bien périlleux de savoir « d'où nous sommes occupés à sortir » et d'autant plus « vers où nous nous dirigeons ». Cela revient à une sorte de période d'accalmie alors que nous sommes au cœur du « pot au noir », période d'accalmie qui ne devait pas pour autant nous laisser penser que la zone d'instabilité

était franchie et derrière nous. En effet, le pot au noir est une zone d'instabilités qui comporte aussi ses moments d'accalmie, qui ne sont pas des sorties des turbulences !

Le confinement, comme un entre-deux-temps déroutant, va mener à un drôle de questionnement, voire de constat. De manière très générale, il nous serait impossible de reprendre là où nous en sommes restés avant le confinement et nous ressentons l'élan soit surgissant de nous-mêmes, soit imposé par l'extérieur, de se projeter dans un ailleurs et un « après la crise ». Nous avons besoin de percevoir un horizon se dessiner. Pourtant, le trouble ne permet pas de définir notre orientation, tant pour nous-mêmes que pour le social.

Les jeunes qui ont trouvé dans les mesures de confinement une forme de normativité à leur confinement psychique, affectif et relationnel de base se sentent rattrapés par les exigences de la société : « Il faudra bien reprendre la vie "normale", reprendre la formation, le stage, les cours, reprendre la recherche d'un logement. » C'est là que les espaces d'appui et les lieux d'arrimage incarnés dans le social sont nécessaires.

Se projeter dans un ailleurs et/ou un « après la crise » alors que nous sommes encore plongés au cœur de la crise ? Mais quel ailleurs, quel « après la crise » et comment ? La crise ne peut être suivie que d'un demain dont nous ignorons de quoi il sera fait... Les adolescents se retrouvent à une drôle de croisée des chemins et l'orientation qui sera prise ne dépend pas que d'eux, mais aussi de ce qui les entoure et fait point d'accroche sociale. Comment envisager l'après-crise ? Comment demain s'envisage-t-il à la lumière d'un hier, un « avant la crise », en considérant des effets (dont une multitude nous échappe encore) de l'actuel de la crise ? La crise de la Covid-19 soulève cette question sur la scène publique. Cette question concerne d'ailleurs toutes les formes de crise, et ce, y compris la crise d'adolescence.

Au temps du confinement comme temps suspendu, nous ignorons bien de quoi demain allait être fait. La question se pose avec le déconfinement entamé. Quel demain souhaitons-nous et pouvons-nous construire ? La question du désir et celle du possible se posent de manière évidente.

Au sein des lieux de collectivité et malgré des mesures de précaution encore en vigueur, le déconfinement ou le déserrement des passions laissées muettes se fait sentir. Les passions souffrantes se densifient, les passions par les conduites agies telles que les fugues, les débordements multiples reprennent, presque comme si de rien n'était, les passions vivantes retrouvent un peu de champ de déploiement.

Covid-19 au temps du déconfinement avec ses tâtonnements

Entre ce qui donne un ancrage pour soi-même et ce qui relie aux autres. Autoriser et s'autoriser en cherchant à donner du sens dans une dimension individuelle et dans une dimension collective articulées ?

Notre été 2020 vient d'être marqué par bien des tâtonnements quant aux mesures de précaution (le port du masque, les codes de couleurs répertoriant le degré de risque relatif aux diverses zones géographiques en Europe, les limitations quant au nombre de personnes pouvant assister à des événements...). Ces tâtonnements se sont déployés dans des crispations et des passions, et ont témoigné d'une relative panne à définir ce qui peut nous servir de repères et de points d'arrimage. Nous allons le constater notamment par les manifestations « anti-masques » et « anti-vaccination ». Les discours scientifiques, économiques, (psycho-)éducatifs et académiques se confrontent et, au sein même de ces diverses disciplines, les avis divergent de plus en plus. Les

démonstrations s'établissent par une articulation bien délicate des preuves par déduction, par justification et par empirisme⁶.

Se voir privés des festivités attendues pour son anniversaire par exemple a des implications pour le jeune lui-même, mais aussi pour ce qui vient « faire groupe » entre ses amis et lui. C'est souvent au travers du prisme de ce qui les touche, les affecte et les concerne que les adolescents pourront parler de la pandémie: au travers des réseaux sociaux qu'ils suivent et qui évoquent la pandémie, au travers des impacts de la pandémie sur leurs proches, au travers des conditions nouvelles de leur accès à l'enseignement, au travers des consignes venant affecter massivement les projets de vacances... Il s'agit de tirer le fil par lequel les adolescents parlent d'eux au travers de la crise ou de la crise au travers d'eux.

Certains jeunes et mêmes certains adultes se montrent inventifs face aux mesures ou même plus ou moins transgressifs afin de maintenir, malgré le contexte, des éléments les reliant à la « normalité » de leur existence. Ces attitudes sont soit des tentatives de maintenir un équilibre vital dans la tourmente, soit encore des mises en actes⁷ plus ou moins assumées visant à témoigner d'une incompréhension, d'un scepticisme ou d'un refus face à ce qui ne prend plus vraiment de sens pour eux. Dans un premier temps, les mesures prises par les gouvernements tiraient leur justification de la nécessité de garantir une sécurité sanitaire. Très vite, d'autres implications sont apparues, qu'elles soient en lien avec la pandémie en elle-même (les décès et les complications médicales) ou par les effets du confinement et du *lockdown* (quasi-mise à l'arrêt des activités économiques, interruption de la scolarité en présence...). Les

risques courus à tous les niveaux ont sans conteste justifié de nombreuses dispositions gouvernementales, bien qu'une relative imprévisibilité ait pu perdurer et perdurer encore quant au pronostic général de la situation. Dans un tel contexte d'incertitudes, il est difficile de s'accrocher à un discours qui soit suffisamment générateur de sens. Cela suscite un sentiment d'insécurité voire une angoisse qui peut trouver diverses issues, allant de l'inhibition et du retrait à la transgression. La transgression n'est pas d'emblée à condamner, puisqu'elle rassemble une dimension d'exploration et de curiosité, avec une dimension d'insoumission et de courage.

La mesure du port du masque obligatoire dans les écoles suscite aussi bien des questions et des débats. De nombreux citoyens et professionnels, y compris des médecins, questionnent l'utilité et l'efficacité d'une telle mesure, de surcroît en balance avec les effets délétères sur le plan de la qualité de la concentration et du sommeil chez les élèves, sur le plan de l'intégrité des cordes vocales pour les professeurs amenés à forcer sur leur voix pour dispenser leurs leçons, sur le plan des interactions sociales pour les jeunes... Outre les débats portant sur des considérations sanitaires (allant des mesures visant à limiter la propagation du virus aux impacts sur le sommeil, la concentration et l'état des cordes vocales...), le port du masque a aussi des implications sur le plan des interactions sociales entre adolescentes et professeurs. Le port du masque prive aussi de différents éléments constituant la dimension non verbale de la communication. Comment alors donner corps et cours à une communication qui n'est pas le seul apanage des mots échangés ? Ces mots sont aussi entravés du fait de l'inhibition à s'exprimer que peut susciter le port du masque. Là aussi, une certaine forme d'inventivité peut se déployer pour humaniser l'école. Certains professeurs placent des enceintes audio dans leur classe, certains recourent au port d'une visière plutôt qu'à celui d'un masque en se plaçant à distance suffisante...

6. Preuve par déduction quand la formule est déduite à partir d'autres formules, preuve par épreuve empirique quand l'hypothèse n'est jamais contredite par des faits observés, preuve par justification quand il est nécessaire d'accepter une théorie.

7. La « mise en actes » est une formule proposée par le psychanalyste Jean-Marie Forget qui la définit comme une ébauche d'actes véritables, c'est-à-dire des agirs dont la portée échappe en partie ou totalement à la conscience du sujet qui les réalise.

Covid-19 au temps d'un déconfinement reconfiné et d'un confinement déconfiné

Se trouver dans la nécessité de trouver la berge sur laquelle accoster. S'offrir appui grâce et malgré les passions et les crispations ?

L'été 2020 a pour le moins été très singulier et a été marqué par une étrange temporalité. Nous en gardons la saveur d'un répit que nous avons besoin de nous octroyer, tout en étant assaillis, à des degrés divers, par la peur, le doute ou la culpabilité. Face à l'accalmie (puisque l'accalmie se définit comme provisoire) ne laissant rien préjuger pour la suite, chacun tâche de se débrouiller, « comme il peut », dans le respect strict des mesures, dans la poussée transgressive de celles-ci, dans l'évitement complet à affronter la réalité troublée, voire dans la sidération la plus accablante.

Les parents ou les adultes au contact d'adolescents font l'expérience qu'il s'agit d'incarner, face à la multitude des discours ambiants à propos de la « crise », une position qui puisse à la fois porter un crédit à la nécessité des mesures prises par les instances décisionnelles, tout en s'accordant à soi et aux jeunes une marge de créativité et de liberté permettant de s'offrir un espace de latitude rendant la vie et le quotidien supportables. Il est essentiel de pouvoir échanger avec les adolescents autour des mesures liées à la crise dans une dynamique de dialogue et de réflexions mutuelles. La crise actuelle est une occasion assez exceptionnelle et inédite de partager, entre adultes et adolescents, autour de l'équilibre si sensible à trouver entre, d'une part, l'acceptation de nombreuses règles et l'adhésion à un cadre imposé, et, d'autre part, l'ardeur jusqu'à la véhémence à se définir des espaces de liberté. La spécificité de ce dialogue est de s'établir pour les adolescents et pour les adultes au même temps et face au même événement dans des temporalités qui sont nécessairement singulières et propres à chacun. Nous vivons tous, au même instant et dans

cette même imminence, une expérience nouvelle, inédite et commune, bien qu'elle nous touche tous à des niveaux différents. La position de « sujet supposé savoir » des adultes qui peuvent se reposer sur leurs expériences passées et leur savoir-faire acquis devient alors dépassée et caduque. Pour les adolescents confrontés à une multiplicité et à une multiplication de discours, la présence d'un autre adulte offrant un lieu de parole peut soutenir leur processus de subjectivation. La question du « sens » est ici primordiale, à l'échelle individuelle et collective. Elle équilibre la balance entre adhésion aux mesures et « pas de côté » que les adolescents peuvent s'autoriser à passer et franchir. Nous pouvons notamment songer à ces jeunes qui ont eu besoin de se retrouver entre amis pendant la « crise », transgressant alors de manière plus ou moins franche les consignes du fédéral. Comment ne pas entendre et reconnaître ce besoin de retrouver des aspects d'une vie « normale » ? D'ailleurs, les jeunes, qui ne sont pas portés par cette ardeur, sont parfois bien plus préoccupants car ils sont pris dans un mouvement de repli et d'inhibition catalysé ou précipité par le confinement et l'angoisse associée. Certains d'entre eux sont entourés d'un cercle familial aux prises avec cette même angoisse, suscitant une tendance à l'isolement, tandis que d'autres ont à leurs côtés des adultes (les proches ou même les professionnels) qui, percevant le risque couru par ce repli, les poussent à appréhender avec davantage de souplesse les mesures. Ces mesures n'empêchent pas la vie de se poursuivre. Pour beaucoup, la pluralité des discours et les contradictions entre ceux-ci peuvent conduire à un état de sidération ou même à un refus de s'inscrire dans un social qui n'apparaît pas réellement ordonné par des repères structurants et consistants.

Pour les adultes, une position est à tenir face aux adolescents : laisser de la place pour parler des enjeux et des effets de la crise de la Covid-19, tout en n'y donnant pas trop de place. Pour reprendre une

formule de Donald Winnicott consacrée aux parents confrontés à l'adolescence de leurs jeunes, il s'agit de soutenir une capacité à « faire face », capacité qui permet aux adolescents et aux adultes de questionner la situation, tout en acceptant qu'une part de cette situation est subie par tous et que le choix le plus tenable est d'en supporter les divers aléas. La formule de « témoin » apportée par Jean-Marie Forget illustre la place fondamentale que les adultes peuvent occuper face aux adolescents. Le témoin se place comme un interlocuteur qui n'est ni spectateur passif ni acteur interventionniste. Il y a pour le sujet adolescent un temps de reconnaissance essentielle de sa subjectivité par l'autre, le témoin, à condition que ce témoin soit incarné. L'adulte est témoin de ce que vit l'adolescent durant cette crise, un témoin qui accuse réception de cette traversée éprouvante et qui peut aussi se dresser comme interlocuteur en offrant un lieu de parole et d'échange. Les lieux d'accueil des adolescents (qu'il s'agisse des cabinets de consultations, des écoles, des aides en milieu ouvert, des services œuvrant dans l'aide à la jeunesse...) ont à compter, parmi leurs professionnels, des adultes qui puissent remplir et occuper cette fonction de témoins et d'interlocuteurs pour ces jeunes. Il s'agit surtout de reconnaître les implications spécifiques et singulières de la pandémie sur tout adolescent, à la fois dans une dimension individuelle et dans une dimension collective. Les adolescents parlent des répercussions pour eux-mêmes, mais aussi pour le collectif dans lequel ils s'inscrivent. Les exemples sont nombreux ; le bouleversement complet du cadre des cours durant plusieurs mois, l'annulation d'événements aussi importants qu'un voyage scolaire ou d'un bal de fin d'études, la quasi-évacuation de certains moments rituels ponctuant le temps qui passe (annulation d'une fête d'anniversaire par exemple)...

Les camps et les stages d'été ont été organisés, les activités sportives se réouvrent et la rentrée des écoles a également eu lieu... Les adolescents retrouvent peu

à peu leurs repères traditionnels dans une sérénité plus ou moins avérée. Certaines appréhensions subsistent, mais, dans l'ensemble, il y a ce besoin de retrouver une forme de « normalité » de la vie. À la perspective de la rentrée, la plupart des adolescents témoignent de cette envie de renouer avec la fonction sociale occupée par l'école, que ce soit au travers des échanges avec les professeurs, au travers des liens avec les pairs et au travers de la curiosité pour les apprentissages. Voici peut-être une formidable occasion de repenser le système scolaire et académique. Les jeunes qui étaient, avant la crise, les plus fragilisés peuvent soit tenter de saisir la rentrée pour raccrocher avec un projet qui leur convienne, soit se retrouver figés dans un état de sidération. Certains voient le contexte de la pandémie précipiter massivement leur tendance anxieuse de base. Ceux-là se retrouvent alors perdus parmi des discours multiples et divergents, sans réussir à les interroger dans une démarche de positionnement subjectif. Ils subissent alors la situation actuelle et ils ne parviennent pas à trouver des appuis dont se saisir pour se relancer, avec inventivité et singularité, dans des expériences d'adolescence indispensables à leur construction psychique.

Comment faire les expériences de l'adolescence avec inventivité ? La question se repose tangiblement à la perspective de la rentrée scolaire et académique. Quels seront les cours qui seront donnés en présentiel ? Et pour quelles classes ? Comment s'organiseront les interours ? Les questions portent sur le versant purement pédagogique, mais aussi sur le versant social et relationnel. Comment les jeunes pourront-ils se retrouver en dehors des cours ? Qu'en sera-t-il des événements estudiantins ? Nous savons que ceux-ci sont à la fois des lieux d'arrimage social et d'expérimentation. Les universités ont récemment annoncé que la plupart des festivités estudiantines seraient reportées au second quadrimestre en raison des mesures sanitaires. Priorité mise aux cours en

ligne, report de festivités pour les étudiants... Si les motivations justifiant de telles mesures semblent évidentes, comment permettre aux jeunes de néanmoins faire leurs expériences nécessaires d'adolescence ? À un moment logique où les passions troublent et animent les jeunes, un climat de limites et d'interdictions trop contraignant risque de mener aux plus grandes crispations... et aussi aux velléités de transgresser en dehors de tout cadre. Les adolescents cherchent donc à s'offrir des espaces d'inventivité méritant d'être tolérés à condition qu'ils se dressent à la « limite du raisonnable », qui se définit comme une zone qui n'interdit pas, sans permettre ouvertement. Cette limite du raisonnable est celle qui autorise, dans ce sens où elle n'interdit pas et rend auteur le sujet.

Covid-19 et comment faire consister le social dans sa fonction d'appui au passage de l'adolescence ?

Les adolescents rencontrent le social au travers de l'institution scolaire (par le biais des liens sociaux avec les pairs et le corps enseignant), mais aussi au travers de tous les espaces qui constituent des points d'insertion et d'inscription possibles au monde qui les entoure. Il est essentiel que les lieux de rencontre de l'adolescence puissent constituer des appuis reconnaissant aux adolescents un potentiel de création et d'inventivité. La manière de trouver insertion au monde est spécifique à chaque adolescent. La reconnaissance de ce potentiel de création et d'inventivité dans un lien social est fondamentale au processus ou au passage de l'adolescence. La tendance « normale » et nécessaire à l'adolescence est de rechercher des voies permettant à chaque jeune de fabriquer du sens et de la valeur, de même que de témoigner de ses tentatives de se remettre au monde (dans un après-coup au temps de la naissance).

Comme le suggère la formule du « passage adolescent » de Jean-Jacques Rassiak, « l'adolescence n'est pas qu'une simple transition entre l'enfance et l'âge adulte ». « Elle constitue un moment d'identification et d'opérations psychiques. » Les sociétés traditionnelles avaient recours aux rites initiatiques pour marquer le passage de l'âge de l'enfance à l'âge adulte. L'entourage présent autour du jeune vient authentifier et attester le passage que les rites marquent et inscrivent. Les sociétés modernes ne perpétuent plus ces rites. Toutefois, le regard et la présence de l'entourage qui offrent une reconnaissance au discours, aux agirs

jusqu'aux actes du jeune, ont une valeur fondamentalement signifiante. Les expériences et les explorations entreprises par les adolescents prennent une fonction structurante et opérante dans la construction psychique de ceux-ci, dès lors que le « social » offre à ces expériences et ces expérimentations une reconnaissance suffisante. La question n'est pas de « tout accepter » aveuglément à l'égard des adolescents, y compris leurs transgressions les plus franches, mais de chercher à y percevoir une tentative, plus ou moins réussie, d'énonciation d'eux-mêmes.

Les adolescents ont besoin de rencontrer un social composé de personnes qui occupent une fonction d'« autorité », de celle qui à la fois « autorise » et « rend auteur », comme le formule David Le Breton. Cette autorité est capable de reconnaître et d'instituer les adolescents comme auteurs et comme sujets. Les conditions d'une telle rencontre favorisent un lieu, un espace, un temps de dialogue ou de dialectique entre des adolescents et des adultes en position de témoins et d'interlocuteurs.

Tâchons ensuite de répertorier différents points d'appui au sein du social qui soutiennent l'opération structurante du « passage adolescent ».

Le lieu privé comme un espace d'échanges

Pour la plupart des individus, en famille, il se met en commun un espace « privé ». Le « privé » se différencie de l'intime. Une famille partage des vécus et des expériences : cela relève du « privé » et fait l'objet d'une discrétion aux yeux de l'extérieur. L'« intime » relève du « jardin secret » de tout individu et il est possible d'en partager une part lorsqu'un lien intime se noue avec des proches. La personne fait alors le choix de révéler à un proche devenu confident ce qui est tenu secret jusque-là ou très personnel.

Dans ce contexte des plus troublés qui a imposé une proximité et même une promiscuité au sein des familles, la reconnaissance par l'entourage direct des adolescents de la légitimité de leur sphère intime est fondamentale, tout en permettant également à de nouvelles expériences privées de se partager entre les adolescents et leurs proches.

La référence aux repères concrets fournis par Daniel Coum dans un livre déjà évoqué est pertinente. Il explique la nécessité de structurer, au sein des familles, mais aussi au sein des institutions (écoles, lieux d'hébergement de l'aide à la jeunesse...), l'espace, le temps et les relations.

Sur le plan de l'espace, il est important d'apporter, dans un marquage différencié, d'une part, une consistance à ce qui appartient au domaine privé et qui alors peut se partager dans des lieux communs, et, d'autre part, une consistance à ce qui relève de la sphère intime des adolescents comme de celle des parents et qui doit demeurer secret/caché ou suffisamment voilé. Concrètement, il est précieux de favoriser des alternances d'allers et de retours pour chacun et chacune, de présence et d'absence, de proximité et d'éloignement, tant en famille qu'en institution. Il en va de même dans la structuration de l'organisation familiale au travers d'alternances de temps partagés dans les espaces communs, contraints ou choisis, et de temps d'isolement dans un espace privé ou intime. La structuration suffisante de l'espace est requise à la fois pour rythmer le quotidien et pour inscrire la différenciation des places de chacun et de chacune au sein de la famille. Marquer une structuration du temps, d'une part, en définissant un rythme suffisant dans le quotidien des adolescents, et, d'autre part, en s'attendant à ponctuer les échéances et les repères importants de la vie (en célébrant les anniversaires, en actant les passages vers une année scolaire supérieure malgré des sessions d'examens parfois largement « rabotées »...), permet de prendre soin

de la temporalité, au sens d'un vécu et d'un éprouvé subjectifs et propres à chaque adolescent.

La structuration des relations découle de celle de l'espace et de celle du temps. Elle suppose aussi une différenciation suffisante des places de chacun et de chacune au sein de la famille ou du groupe. Pour les parents ou les adultes de référence, il s'agit d'incarner une autorité qui institue suffisamment les règles, tout en autorisant les adolescents à faire « suffisamment » leurs propres expériences. L'adverbe « suffisamment » s'entend dans l'appréciation apportée par Winnicott : « suffisamment » comme étant ni trop ni trop peu.

Les structurations de l'espace, du temps et des relations ne sont opérantes que si elles convoquent les parents, de même que d'autres personnes issues de l'entourage social qui occupent une place de référence symbolique (au sens, par exemple, des personnes qui incarnent une autorité qui rend l'adolescent auteur et responsable).

Le lieu social de l'école

L'école occupe une place centrale comme instance soutenant le passage de l'adolescence. De manière générale, l'école est la règle. L'école buissonnière, nommée à l'origine tout simplement « la buissonnière », est une école clandestine se tenant en plein champ. L'école buissonnière peut se concevoir comme la marque d'une position subjective prise par un jeune. Cette appellation est supplantée actuellement par deux autres notions : celle du décrochage scolaire qui révèle plutôt une panne du jeune dans le domaine du social et celle du refus scolaire anxieux qui, au travers de manifestations parfois très corporelles, témoigne d'une anxiété menant à une sidération empêchant la fréquentation de l'école.

Les professionnels œuvrant dans le champ de la jeunesse et de l'adolescence savent qu'après de beaucoup de jeunes désarrimés d'avec l'école, l'objectif initial n'est pas qu'ils soient à l'école, mais plutôt qu'ils trouvent un chemin vers elle. L'enjeu est qu'un lien entre l'école, y compris les alternatives à celle-ci (centre de jour, service d'accrochage scolaire, projet citoyen mené en collectif ou à l'étranger...), et les adolescents puisse se nouer afin que ces derniers puissent trouver des points d'appui au sein de ces instances sociales. Certains jeunes parviennent à s'énoncer dans leur décrochage scolaire, nommant les pannes rencontrées dans le système scolaire, les écueils ressentis dans la construction de liens aux pairs (comme l'illustrent les cas de harcèlement scolaire) et leur achoppement à se séparer de leur foyer familial. D'autres jeunes subissent ce décrochage dans un impossible à dire, ce qui cause leur panne et leur immobilisme.

La crise de la Covid-19 bouleverse nombreux de nos paradigmes relatifs à l'école. Malgré les efforts des enseignants, les jeunes ont été littéralement empêchés de se soutenir de l'institution scolaire dans sa dimension réelle, de chair et d'os...

En général, quand un jeune ne va pas à l'école, il vient questionner le fait d'y avoir ou pas une place. Cela s'articule dans un lien à l'autre, que ce soit le corps professoral ou les pairs. Avec le confinement, bon nombre d'écoles ont rapidement mis en place un enseignement à distance et ont aussi souligné les écueils rencontrés : certains jeunes ne se présentant pas aux cours par vidéoconférence, d'autres encore coupant le son et/ou l'image. Il n'a pas été simple de questionner cette forme d'absentéisme ou de présentéisme intermittent, tant pour les professeurs que pour les jeunes et leurs parents. Certains jeunes en décrochage scolaire préalablement au confinement ont pu profiter du confinement et des modalités alternatives d'enseignement mises en place pour se raccrocher à l'école. Ces observations mettent en

évidence certaines fonctions essentielles de l'école comme lieu d'inscription sociale : offrir un lieu où les jeunes puissent être attendus et avoir une place, se présenter comme un lieu permettant d'interroger l'accrochage scolaire périlleux de certains jeunes (visant à comprendre ce qui fait panne pour le jeune). Le confinement a suspendu le modèle traditionnel de l'obligation scolaire et toléré un certain décrochage scolaire (sans qu'il ait vraiment été possible d'en faire autrement), conduisant à ce que les jeunes soient empêchés de rencontrer une autorité incarnée. Si le corps professoral peut se dresser comme témoin et interlocuteur auprès des adolescents, les élèves qui butent contre et/ou s'opposent à l'institution scolaire peuvent alors y trouver un lieu d'accueil à leur parole et à leur subjectivité. Le social constitue donc, comme la crise de la Covid-19 l'illustre, un espace fondamental de « passage » pour l'adolescence. Les repères fondamentaux sont essentiels pour autoriser et « auteurer » les adolescents.

L'altérité et le lien social

Avec la crise, nous assistons à une mise en veille du processus de l'adolescence et de ses émois. L'adolescence recouvre un ensemble de processus psychiques qui allient ce qui se vit à l'intérieur de soi et ce qui se soutient ou s'articule avec l'extérieur et, dès lors, le social. Le confinement a privé les adolescents de nombreux repères sociaux et les mesures générales ont conduit à ce qu'ils doivent mettre en veille durant un temps une part des émois qui les traversent.

Selon Serge Lesourd, l'adolescence qui fait suite au surgissement pubertaire, voit se produire un changement d'altérité : l'altérité de référence, le parent du complexe oedipien, ne s'anéantit pas, mais passe en arrière-plan au profit d'autres altérités. En quelque sorte, l'altérité rencontrée au temps de l'adolescence est double : d'une part, la rencontre de l'adolescent

avec l'altérité logée en lui-même et dans son corps (avec le surgissement des grands émois de l'adolescence et de la puberté) et, d'autre part, la rencontre de l'adolescent avec une altérité extérieure à lui-même qui survient dans son rapport à l'autre et au social.

Nous percevons bien que les deux versants de l'altérité doivent s'articuler l'un à l'autre pour que l'adolescent puisse se constituer un espace d'intimité et se lier au social, ce qui marque aussi le passage adolescent.

Confinés à la maison, les jeunes se sont parfois retrouvés dans un huis clos familial n'offrant aucun espace d'intimité (comme ce qui relève d'un intime, personnel et profond, mais qui peut se partager si le sujet le souhaite et le décide). L'intimité est ce qui permet une distanciation entre soi et autrui, elle est donc fondamentale et fondamentalement articulée au rapport à l'autre (le parent et le social).

D'autres jeunes sont plongés dans un isolement majeur, ne permettant aucune rencontre avec autrui.

Nous percevons comme essentiel d'assurer une double reconnaissance : d'une part, la reconnaissance d'une sphère intime pour tout adolescent et, d'autre part, la reconnaissance du potentiel structurant pour tout adolescent des rencontres faites avec une altérité extérieure à la famille. Cela soutient l'insertion du jeune au monde social.

Ce qui fait rite

Une référence à l'anthropologie permet aussi de percevoir la nécessité d'un lien social pour qu'advienne le passage adolescent. Comme explicité plus haut, les rites de passage ou d'initiation bien connus des sociétés traditionnelles ont, en plus des fonctions sociologiques et psychologiques, une fonction élaborative et structurante en ce qu'ils visent à donner un sens à la

vie, à la mort et au monde. La présence de la communauté qui entoure les jeunes est indispensable pour reconnaître aux rites leur valeur structurante de passage et d'initiation. Les rites de passage et d'initiation traditionnels ont disparu de nos sociétés contemporaines, mais l'adolescence a inventé d'autres moyens pour que le passage puisse se frayer et même s'opérer. Dans la société moderne, il subsiste les expériences et les expérimentations plus ou moins tonitruantes que réalisent les adolescents. Nous voyons de nombreux jeunes pour lesquels les institutions « sociales » (une école, un SSM -Service de Santé Mentale-, une AMO -service d'Action en Milieu Ouvert-, une institution ou un service de l'aide à la jeunesse, un hôpital, un juge de la jeunesse...) incarnées par des adultes « fiables » constituent des lieux d'adresse, occupent une place de témoins et d'interlocuteurs, offrent une reconnaissance aux paroles, aux dires, aux actes et aux mises en actes des jeunes. Cette présence offre une reconnaissance et, donc, un soutien au processus de séparation et d'individuation propre à l'adolescence.

La Covid-19 a interrompu les activités de bon nombre des dispositifs (des institutions diverses dans le champ de la jeunesse). Cela a suscité un vif désarroi auprès des adolescents et de leur famille, notamment par le nombre croissant, depuis plusieurs semaines, de demandes urgentes de prises en charge hospitalières et de demandes de suivis ambulatoires.

Le moment de l'adolescence actualise pour le jeune à la fois diverses dimensions de sa propre enfance, des dimensions de l'environnement dans lequel il vit et aussi les dimensions de l'époque et de la société dans lesquelles il évolue et a la tâche de s'inscrire. La Covid-19 suscite donc des crispations et des crises des passions, tant au sein de l'environnement direct des adolescents qu'au sein de l'époque et de la société actuelles. Pour s'inscrire dans le social, les adolescents interpellent leur entourage de bien des manières, des plus douces au plus étouffées et tonitruantes.

L'écho et l'appui qu'ils y trouvent sont essentiels pour leur permettre de trouver une insertion et une inscription dans le social. Les adolescents doivent pouvoir questionner leur environnement afin de se fabriquer du sens et de la valeur, ce qui leur permet de se remettre au monde en quelque sorte.

L'adolescence se conçoit comme une crise où se déploient des parts transgressives (de celles où l'adolescent outrepassé les limites, voire brave les interdits). Les transgressions ont une fonction possiblement très structurante, car elles revêtent diverses dimensions : la dimension d'exploration, la dimension de connaissance et la dimension d'insoumission et de courage. Toutefois, pendant cette crise sanitaire, nous rencontrons, en contraste avec la représentation de la « crise d'adolescence ordinaire » qui se veut plus ou moins mouvementée, de nombreux jeunes qui sont repliés et dociles face aux mesures gouvernementales. Cette tendance marquée chez de nombreux jeunes « au repli » n'est pas le seul apanage de la crise de la Covid-19 et relève d'un constat plus général formulé par de nombreux professionnels du secteur de la jeunesse depuis plusieurs années. Il existe en effet de plus en plus de jeunes qui s'enlisent des années durant dans le repli et l'isolement. « Entrer en crise » et « se mettre en crise » pour les adolescents supposent qu'ils trouvent une scène où déployer la crise et où rencontrer des témoins qui puissent donner corps, consistance et reconnaissance à ce qui se joue alors pour eux. C'est en se présentant comme témoins de la crise que nous pouvons, comme adultes, soutenir les adolescents afin qu'ils fabriquent du sens et de la valeur pour eux-mêmes et pour le monde qui les entoure. La mise en veille généralisée du secteur social telle qu'elle a été induite par la pandémie de Covid-19 illustre que, privés d'interlocuteurs, bon nombre de jeunes, ne pouvant trouver un appui suffisant au sein de leur famille, se voient plongés dans le repli et l'isolement.

Le lieu d'accueil et d'adresse pour nommer

Chaque adolescent a sa propre temporalité, mais a certainement, à un moment ou à un autre, besoin de s'exprimer sur l'expérience vécue par la crise de la Covid-19. Garantir des lieux d'accueil, de rencontre, d'adresse et d'échange est essentiel pour que chacun et chacune puisse témoigner de ce qui a été bousculant, chamboulant, éprouvant, voire potentiellement traumatique.

À quel temps conjuguer « l'aujourd'hui » au temps de Covid-19 ?

À l'heure de la rédaction de ce livret, la première vague de la crise sanitaire semble derrière nous. Bien que la vie reprenne à bien des égards son cours dans un semblant de « normalité », les zones de flou et d'incertitude persistent.

Parler d'une première vague suppose qu'une deuxième vague, qu'une troisième vague et encore peut-être plus... puissent s'ensuivre. Des vagues qui toucheront très certainement d'autres secteurs que le secteur sanitaire, à savoir les secteurs économique, social, culturel, politique...

Il est encore impossible de savoir de quoi demain sera fait. La question du « sens » se pose dans sa double dimension, celle du sens comme une explication et celle du sens comme une orientation. Est-il possible de donner un sens à la crise et, si oui, quel sens lui donner ? Pouvons-nous définir le sens à prendre pour sortir de la crise et s'ouvrir à de nouveaux horizons ? Nous sommes en quête de sens au sens de signification et au sens de direction.

Penser un lendemain à la crise est complexe pour toutes et tous, car nous sommes à une croisée des chemins. La Covid-19 nous plonge de plein fouet dans la question du « et après ? », « et après, quoi ? comment ? pour quoi ? » Nous avons la volonté de quitter un hier, un « avant-Covid-19 » qui nous a précipités dans une crise aux facettes multiples, pour construire un demain, tirant des enseignements, des effets du passé sur la réalité d'aujourd'hui.

Nous entendons dans les médias : « plus jamais cela », « on ne peut pas faire comme avant », « cela doit changer », « on doit tirer des leçons de la crise »... Cette crise nous conforte massivement à l'angoisse d'une répétition de conduites qui nous ont plongés dans une crise mondiale. Cependant, comment se décaler des paradigmes qui nous ont servi de références jusqu'à présent ? De quoi pourrions-nous nous saisir ?

En référence à la notion du *kairos* issue de la mythologie grecque, il s'agit de se saisir dans cette crise de la Covid-19, tout comme dans la crise d'adolescence, de ce qui surgit comme étant une opportunité d'inventer, d'inventer autrement ou autre chose. Le potentiel créatif de l'adolescence et de la société pourrait ici se déployer, bien que les écueils puissent être nombreux et plus ou moins invalidants. Si « l'avenir nous le dira », selon la formule familière, chacun et chacune à son niveau est concerné(e) par les enjeux en jeu actuellement et peut y prendre et y trouver sa part.

Il y a autant de manières de réagir et de faire face à la crise de la Covid-19 que d'adolescents et de jeunes adultes. Au travers de la crise viennent se révéler un trait spécifique à chaque jeune, de même que la fonction structurante occupée par le social dans ce qui fait passage à l'adolescence. En cette période de déconfinement et de l'après-première vague de la crise, un point essentiel est de soutenir et d'offrir des lieux d'accueil et d'adresse pour les adolescents. Il nous faudra également prendre en considération le potentiel régénérateur de la crise de la Covid-19 pour développer et réinventer le social dans sa fonction structurante et opérante pour l'adolescence.

Pour orienter l'accueil des adolescents et leur entourage au sein de diverses instances incarnant le social, il y a lieu de considérer les jeux de forces qui s'opèrent entre les passions, la crise des passions et les crispations, que ces forces se déploient à l'échelle individuelle ou à l'échelle collective.

Une référence architecturale permet d'illustrer que les tensions peuvent, à condition de se distribuer harmonieusement, mener à un équilibre d'ensemble. En architecture, la tenségrité est la faculté d'une structure à se stabiliser par le jeu des forces de tension et de compression qui s'y répartissent et s'y équilibrent. Ann d'Alcantara a soutenu le concept de « tenségrité » dans le cadre de la pratique institutionnelle avec des adolescents. L'institution forme un système précontraint, autostabilisé, non par la résistance de chacun de ses constituants, mais par la répartition et l'équilibre des contraintes dans la totalité de la structure. Je garderai de ce concept l'idée que l'accompagnement proposé aux adolescents en ce temps de Covid-19 suppose d'accueillir les forces de tension (les crispations, les crises des passions) en présence, de les laisser suffisamment se déployer, sans les empêcher et pour mieux les contenir et les border. Il serait donc essentiel de laisser aux adolescents l'occasion de questionner, de buter contre, de transgresser, tout en incarnant une autorité qui « auteurise » (qui rende auteur). En effet, questionner, buter ou transgresser supposent du mouvement, du mouvement de vie et de désir, et décalent du risque d'inhibition et de sidération. L'équilibre peut survenir à condition que l'adolescent rencontre un adulte qui non seulement accueille les forces de tension, mais puisse aussi y répondre.




Les intervenants professionnels peuvent non seulement se faire témoins, auprès des adolescents et de leur entourage, des crispations, des souffrances et des passions, qu'elles soient individuelles et sociales, mais ils peuvent aussi se dresser comme interlocuteurs possibles favorisant alors l'échange et la discussion. Pour traverser la crise, il s'agit de que nous puissions dresser les contours d'un aujourd'hui qui apporte du sens-signification et du sens-orientation.

Bibliographie

- Camus, A., *La Peste*, Gallimard, 1972.
- Braconnier, A., Golse, B., *Winnicott et la création humaine*, coll. Le Carnet psy, Érès, 2012.
- Coum, D., *Faire famille au temps du confinement, quelques points de repère*, coll. Temps d'arrêt, Yapaka, Fédération Wallonie-Bruxelles, 2020.
- Coum, D., Predour, N. (dir.), *L'adolescent, ses parents, d'une dépendance à une autre*, Érès, 2014.
- Deluz, A., Gibello, B., Hebrard, J., Manzoni, O., *La crise d'adolescence*, Denoël, 1984.
- Estellon, V., *Éloge de la transgression. Transgressions, folies du vivre ? De la marche vers l'envol*, Champ psychosomatique n° 38, pp. 149-166, 2005.
- Forget, J.-M., *L'adolescent face à ses actes... et aux autres*, Érès, 2005.
- Forget, J.-M., *Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel*, coll. Temps d'arrêt, Yapaka, Fédération Wallonie-Bruxelles, 2010.
- Frank, A., *Le journal d'Anne Frank*, Calmann-Lévy, 1950.
- Freud, S., *Totem et tabou*, Payot, 1947.
- Hamon, V., *Supporter le confinement : la leçon d'Anne Frank*, Le blog du hérisson, 29 avril 2020.
- L'Heuillet, H., « Il y a une grande différence entre structurer le temps et le combler », *Libération*, 27 mars 2020.
- Hoffmann, Ch., *L'adolescence, du père au pire*, Figures de la psychanalyse, n° 09, pp. 9-12, 2004.
- Le Breton, D., *Corps et adolescence*, coll. Temps d'arrêt, Yapaka, Fédération Wallonie-Bruxelles, 2016.
- Le Breton, D., *Adolescence, famille et conduites à risque*, Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, n° 40, pp. 217-226, 2008.
- Le Breton, D., *Rites personnels de passage, jeunes générations et sens de la vie*, n° 43, Hermès, pp. 101-108, 2005.
- Lesourd, S., *Adolescences... Rencontre du féminin*, Très, 2009.
- Rassial, J.-J., *Le passage adolescent*, Érès, 2010 (1re éd. 1996).
- Rassial, J.-J., Bidaux, E., Lévy, Ph., *La crise du sujet*, n° 76, Connexions, pp. 105-113.
- Sagan, Fr., *Bonjour tristesse*, Julliard, 1954.
- Van Reth, A., *La vie ordinaire*, Gallimard, 2020.
- Winnicott, D. W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1969.
- Winnicott, D. W., *La mère suffisamment bonne*, Payot, 1956.

Pour approfondir le sujet



-  Comment comprendre l'impact particulièrement effrayant des mesures de confinement sur les jeunes ?, avec Aurore Mairy
- La traversée adolescente mise en souffrance par le contexte du Covid-19, avec Antoine Masson
- Emergence de la sexualité à l'adolescence et émois amoureux : comment soutenir la difficulté à supporter l'absence de l'autre et l'attente ?, avec Antoine Masson
- Corps et adolescence en contexte de confinement, avec Antoine Masson
- Adolescence : qu'est ce qui fait autorité ?, avec Philippe Gutton
- L'adolescent et les tâtonnements de sa parole, avec Jean-Marie Forget
- ...
-  Faire famille au temps du confinement et en sortir... , de Daniel Coum
- À l'adolescence, s'engager pour exister, de Marie Rose Moro, Adrien Lenjalley
- Paradoxes et dépendance à l'adolescence, de Philippe Jeammet
- Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel, de Jean-Marie Forget
- ...
-  Les réseaux sociaux, lieux de socialisation à l'adolescence
- Le porno et les ados
- ...

sur yapaka.be

Temps d'Arrêt / Lectures

Dernier parus

58. Le travail social ou « l'Art de l'ordinaire ».

David Puaud*

59. Protection de l'enfance et paniques morales.

Christine Machiels
et David Niget

60. Jouer pour grandir.

Sophie Marinopoulos

61. Prise en charge des délinquants sexuels.

André Ciavaldini

62. Hypersexualisation des enfants.

Jean Blairon, Carine De Buck,
Diane Huppert, Jean-Pierre Lebrun,
Vincent Magos, Jean-Paul Matot,
Jérôme Petit, Laurence Watillon*

63. La victime dans tous ses états. Anne-Françoise Dahin*

64. Grandir avec les écrans « La règle 3-6-9-12 ».

Serge Tisseron

65. Soutien à la parentalité et contrôle social.

Gérard Neyrand

66. La paternalité et ses troubles.

Martine Lamour

67. La maltraitance infantile, par delà la bienpensée.

Bernard Golse

68. Un conjoint violent est-il un mauvais parent ?

Benoit Bastard

69. À la rencontre des bébés en souffrance.

Geneviève Bruwier

70. Développement et troubles de l'enfant.

Marie-Paule Durieux

71. Guide de prévention de la maltraitance.

Marc Gérard

72. Garde alternée : les besoins de l'enfant.

Christine Frisch-Desmarez, Maurice Berger

73. Le lien civil en crise ?

Carole Gayet-Viaud

74. L'enfant difficile.

Pierre Delion

75. Les espaces entre vérité et mensonge.

Christophe Adam, Lambros Couloubaritis

76. Adolescence et conduites à risque.

David Le Breton

77. Pour une hospitalité périnatale.

Sylvain Missonnier

78. Travailler ensemble en institution.

Christine Vander Borghet*

79. La violence envers les enfants, approche transculturelle.

Marie Rose Moro*

80. Rites de virilité à l'adolescence.

David Le Breton

81. La nécessité de parler aux bébés.

Annette Watillon-Naveau

82. Cet art qui éduque.

Alain Kerlan et Samia Langar*

83. Développement et troubles de l'enfant. 1-4 ans

Marie-Paule Durieux

84. TDAH - Trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité.

Rita Sferrazza

85. Introduire l'enfant au social.

Marie Masson

86. Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?

Pierre Delion

87. Corps et adolescence.

David Le Breton

88. La violence conjugale frappe les enfants.

Christine Frisch-Desmarez

89. La violence de jeunes : punir ou éduquer ?

Véronique Le Goaziou

90. L'évolution des savoirs sur la parentalité. Gérard Neyrand

91. Les risques d'une éducation sans peine

Jean-Pierre Lebrun

92. La vitalité relationnelle du bébé. Graciela C. Crespin

93. Prendre soin du bébé placé. Geneviève Bruwier*

94. Les trésors de l'ennui. Sophie Marinopoulos

95. Prévenir la violence par la discussion à visée philosophique.

Michel Tozzi

96. Coopérer autour des écrans. Pascal Minotte

97. Les jeunes, la sexualité et la violence. Véronique Le Goaziou

98. Evolution du traitement des ruptures familiales.

Benoit Bastard

99. L'attachement, un lien revisité à l'adolescence.

Lauriane Vulliez-Coady, Frédéric Atger et Claire Lamas

100. Prévenir la maltraitance. Vincent Magos

101. Du déclin au réveil de l'intérêt général.

Dany-Robert Dufour

102. La parentalité aujourd'hui fragilisée.

Gérard Neyrand

103. L'attention à l'autre. Denis Mellier*

104. Jeunes et radicalisations. David Le Breton

105. Le harcèlement virtuel. Angélique Gozlan

106. Le deuil prénatal.

Marie-José Soubieux, Jessica Shulz

107. Prévenir la négligence. Claire Meersseman

108. A l'adolescence, s'engager pour exister. Marie Rose Moro

109. Le secret professionnel, fondement de la relation d'aide et d'écoute. Claire Meersseman, André Donnet, Françoise Dubois, Cécile Guilbau

110. La portée du langage. Véronique Rey, Christina Romain, Sonia DeMartino, Jean-Louis Deveze

111. Etre porté pour grandir. Pierre Delion

112. Le travail social animé par la « volonté artistique ».

David Puaud

113. Quand la violence se joue au féminin. Véronique Le Goaziou

114. Résister à l'algocratie - Rester humain dans nos métiers et dans nos vies. Vincent Magos

115. Mères et bébés en errance migratoire. Christine Davoudian

116. Faire famille au temps du confinement et en sortir...

Daniel Coum

117. Challenges numériques sur les réseaux sociaux. Marion Haza, Thomas Rohmer

118. La découverte sensorielle et émotionnelle du bébé. Ayala Borghini

119. Rire... et grandir. David Le Breton

* Ouvrage épuisé.
Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...

CONTEXTE COVID-19

Ressources pour les professionnels

VIDÉOS EN LIGNE



[Développement de l'enfant] Patricia Baguet

[Société] Dominique Ottavi

[Développement de l'enfant] Marie-Paule Durieux

[L'accueil des maternelles] Marie Masson

[L'accueil de la petite enfance] Anne Dethier

[Le société] Dany-Robert Dufour

[Le langage] Véronique Rey

[Co-éducation] Gérard Neyrand

[Naissance] Pascale Gustin

[Phases de la crise] Delphine Pennewaert

[Maltraitance] Virginie Plennevaux

[Maltraitance] Claire Meersseman

[Adolescence] Antoine Masson

[Adolescence] Aurore Mairy

dont

- Comment soutenir l'adolescent confronté à l'angoisse de mort dans le contexte Covid-19 ?

- Contexte de Covid-19 : quand l'angoisse submerge l'adolescent

...

[Développement de l'enfant] Christine Desmarez

[Adolescence] David Puaud

[La co-éducation] Daniel Coum

[L'enseignement] Françoise Guillaume

[Le lien social] Véronique Le Goaziou

[L'écoute] Pascal Kayaert

[Le rire] David Le Breton

[Le développement de l'enfant] Pierre Delion

...

PODCASTS DES CONFÉRENCES EN LIGNE

- *Six moments fondateurs pour s'émerveiller autour du bébé*, avec Ayala Borghini – webinaire du 30 octobre 2020

- *Adolescence en temps de COVID-19, entre crises-passions et crispation*, avec Aurore Mairy - webinaire du 12 juin 2020

- *Faire famille au temps du confinement et en sortir : comment renouer autour de l'enfant l'alliance éducative entre adultes ?*, avec Daniel Coum - webinaire du 15 mai 2020

- *Covid-19 : du confinement au tracing*, avec Vincent Magos - webinaire du 8 mai 2020

- *Accompagner en pensant la crise Covid-19 en phases*, avec Delphine Pennewaert - webinaire du 29 avril 2020

- *Comment accompagner les devenant parents et leurs tout-petits en temps de crise ?*, avec Pascale Gustin - webinaire du 24 avril 2020

- *L'adolescence en temps de crise et de confinement*, avec Antoine Masson - webinaire du 17 avril 2020

...

Durant le contexte Covid-19, retrouvez de nouvelles vidéos en ligne réalisées à partir de vos questions.

Faites-nous part de vos questions relatives à vos pratiques professionnelles ajustées dans ce contexte particulier. Nous nous en ferons le relais via le site

sur yapaka.be

En Belgique uniquement

Les livres de yapaka

disponibles gratuitement au 0800/20 000 ou infos@cfwb.be



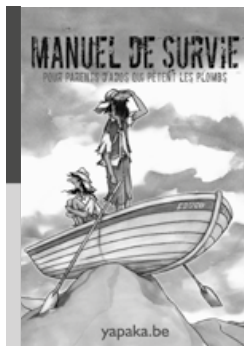
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS